



# MARY BALOGH

*Le Noël de toutes les promesses*

J'AI  
LU  
POUR ELLE

AVENTURES & PASSIONS



## Mary Balogh

Après avoir passé toute son enfance au pays de Galles, elle a émigré au Canada, où elle vit actuellement. Professeure, c'est en 1985 qu'elle publie son premier livre, aussitôt récompensé par le prix Romantic Times. Spécialiste des romances historiques Régence, elle figure toujours sur les listes des best-sellers du *New York Times* et a reçu de nombreuses récompenses.



Le Noël  
de toutes les promesses

*Du même auteur  
aux Éditions J'ai lu*

Duel d'espions

N° 4373

Le banni

N° 4944

Passion secrète

N° 6011

Une nuit pour s'aimer

N° 10159

Le bel été de Lauren

N° 10169

La maîtresse cachée

N° 10924

Stratagème amoureux

N° 11298

Un bijou si précieux

N° 11762

La perle cachée

N° 11788

**CES DEMOISELLES DE BATH**

1 – Inoubliable Francesca

N° 8599

2 – Inoubliable amour

N° 8755

3 – Un instant de pure  
magie

N° 9185

4 – Au mépris des conve-  
nances

N° 9276

**LA FAMILLE HUXTABLE**

1 – Le temps du mariage

N° 9311

2 – Le temps de la séduction

N° 9389

3 – Le temps de l'amour

N° 9423

4 – Le temps du désir

N° 9530

5 – Le temps du secret

N° 9632

**LA SAGA DES BEDWYN**

1 – Un mariage en blanc

N° 10428

2 – Rêve éveillé

N° 10603

3 – Fausses fiançailles

N° 10620

4 – L'amour ou la guerre

N° 10778

5 – L'inconnu de la forêt

N° 10878

6 – Le mystérieux duc  
de Bewcastle

N° 10875

**LE CLUB DES SURVIVANTS**

1 – Une demande

en mariage

N° 11019

2 – Un mariage surprise

N° 11152

3 – L'échappée belle

N° 11196

4 – Rien qu'un enchante-  
ment

N° 11310

5 – Rien qu'une promesse

N° 11482

6 – Rien qu'un baiser

N° 11565

7 – Rien que l'amour

N° 11675

**LA SAGA DES WESCOTT**

1 – Celui qui m'aimera

N° 12315

MARY  
BALOGH

Le Noël  
de toutes  
les promesses

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Sophie Dalle*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première  
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,  
retrouvez-nous ici :

**[www.jailupourelle.com](http://www.jailupourelle.com)**

Abonnez-vous à notre newsletter  
et rejoignez-nous sur Facebook !

*Titre original*

A CHRISTMAS PROMISE

*Éditeur original*

Dell, an imprint of The Random House Publishing Group,  
a division of Random House LLC,  
a Penguin Random House Company

© Mary Balogh, 1992

*Pour la traduction française*

© Éditions J'ai lu, 2018



# 1

Le comte de Falloden avisa la carte de visite sur le petit plateau en argent que lui présentait son majordome.

— M. Joseph Transome, marchand de charbon, lut-il en plissant le front. Que diable me veut-il ? N'auriez-vous pas pu le lui demander, Starret ?

Ce dernier échangea un bref regard avec le valet de chambre.

— Il a lourdement insisté, milord. Il a déclaré ne vouloir révéler qu'à vous seul l'objet de sa visite. Dois-je lui répondre que vous êtes absent ?

— Oui.

Falloden fit signe au valet de lui donner sa cravate et entreprit de la nouer lui-même, insensible à l'air pincé de son domestique. Il venait de rentrer d'une promenade matinale dans le parc qui ne l'avait en rien apaisé, qui ne *pouvait* en rien l'apaiser. Il n'était pas d'humeur à recevoir.

Le majordome s'inclina avec raideur et se détourna pour quitter le cabinet de toilette.

— Attendez ! Cet homme est-il respectable, Starret ? S'est-il présenté à l'entrée principale ?

— Il est arrivé à bord d'une voiture à quatre chevaux, milord.

Fallden haussa les sourcils.

— Je ferais mieux de le recevoir. Conduisez-le au salon, je vous prie.

— Oui, milord.

Starret le salua de nouveau avant de s'éclipser. Face au miroir, le comte s'adressa au reflet de son valet.

— Un marchand de charbon, marmonna-t-il. À votre avis, Crawley, que veut-il ? Me pousser à changer de fournisseur pour l'hiver à venir ? D'ailleurs, avec qui traitons-nous ? Bah ! Il ne me reste plus qu'à descendre satisfaire ma curiosité. Il m'a réclamé au lieu de passer par-derrière pour s'adresser directement à Mme Lawford. Curieux, non ?

Sans attendre de réponse à cette question, il quitta la pièce et gagna le rez-de-chaussée de sa résidence de Grosvenor Square. La grisaille de cette matinée de novembre aurait mérité que l'on allumât quelques lampes, songea-t-il en s'immobilisant devant une porte à double battant. Le temps s'accordait parfaitement à son état d'esprit.

« Petit-bourgeois », décida Randolph, comme M. Joseph Transome se détournait de la fenêtre en l'entendant arriver. Le marchand de charbon était aussi bien habillé que lui et nettement plus à la mode. Le comte ne pouvait plus se permettre ce genre de coquetterie depuis un an. En outre, durant la majeure partie de cette année, il avait porté le deuil. Seul détail pouvant prêter à la critique : M. Transome semblait flotter dans ses vêtements. Maigre et anguleux, il avait un visage émacié, aux yeux trop grands et trop brillants.

Randolph le salua d'un signe de tête.

— Je suis Fallden. Que puis-je pour vous ?

Il se raidit tandis que l'autre l'examinait de bas en haut, avec une lenteur délibérée et un demi-sourire.

— Sauf votre respect, milord, vous êtes fort bel homme, murmura enfin M. Transome en se frottant les mains. Beaucoup plus beau qu'on ne me l'avait laissé entendre. C'est une bonne chose.

— Je vous remercie, répliqua froidement le comte. De quoi souhaitiez-vous vous entretenir avec moi ?

M. Transome s'esclaffa et se frotta les mains en redoublant d'ardeur.

— Il serait très étrange que je sois venu ici dans le seul but d'admirer votre physique, n'est-ce pas ? Pourtant, c'est important pour moi.

Sans daigner l'inviter à s'asseoir, Falloden demeura sur le seuil de la pièce, impassible, les mains croisées dans le dos.

— Sans doute serait-il sage de ma part d'aller droit au but, milord. Ne dit-on pas que le temps, c'est de l'argent ? On ne doit pas le gaspiller en bavardages inutiles.

— Absolument.

— Il semble que vous me soyez redevable d'une somme considérable, expliqua Transome, l'air contrit.

— Vraiment ? S'agit-il d'une note domestique impayée, monsieur ? s'enquit Falloden avec arrogance. Je vous fais de ce pas mener à ma gouvernante.

Transome leva la main.

— Non, non ! Ce n'est pas cela du tout. Votre domaine principal, Grenfell Park, situé dans le Hampshire, est hypothéqué, si je ne m'abuse ?

Randolph plissa les yeux sans répondre.

— Le manoir et la propriété se délabrent de plus en plus au fil des ans car vos métairies ne vous rapportent même pas de quoi couvrir les remboursements de votre hypothèque, enchaîna Transome.

— J'ignore d'où vous tenez ces informations, mais l'état de Grenfell Park ne vous concerne en aucune manière. À présent, je vous prie de m'excuser. J'ai une matinée chargée en perspective.

— Pardonnez mon audace, milord, mais qu'avez-vous à faire ? Vous rendre chez votre tailleur ou chez votre bottier ? Vous ne fréquentez plus ni l'un ni l'autre en ce moment. Vos arriérés chez eux sont si élevés que vous n'avez aucun moyen de les régler. Pourtant, vous êtes un homme honorable. Du moins, selon mes sources.

— Monsieur Transome, déclara le comte d'un ton glacial, veuillez vous en aller.

Sur ce, il pivota sur ses talons.

— Vous n'allez plus non plus chez *Tattersall's* et vous boudez les courses hippiques, insista le marchand de charbon. Vous ne vous permettez plus la moindre partie de cartes, tant vos dettes sont énormes – bien que, pour être juste, elles ne soient pas de votre fait. Sans compter tout ce que vous devez aux prêteurs sur gages. Vous êtes en mauvaise posture. Vous ne devez guère dormir la nuit.

Le comte se retourna et revint sur ses pas.

— Monsieur Transome, je devine un objectif à votre impertinence. Auriez-vous l'amabilité de m'éclairer avant que je ne vous expulse de force ? Et en quoi vous suis-je redevable ? L'homme d'affaires de mon cousin aurait-il commis une erreur d'inventaire ?

— Pas du tout, affirma son visiteur d'une voix douce. Je suis sûr que vous êtes parfaitement au courant de votre situation financière. C'est un souci qui doit peser sur vos épaules autant que le monde sur celles de ce fameux géant... Excusez-moi, mais son nom m'échappe. J'ai toujours adoré cette légende.

— Atlas, répondit sèchement le comte. Je me demande combien vous pèserez sur mes épaules, monsieur Transome, quand je vous jetterai dehors d'ici une minute.

— Pas grand-chose, milord, ricana l'autre. Mais sachez que, désormais, c'est à moi que vous devez ces sommes. J'ai racheté toutes vos dettes. Jusqu'au dernier penny.

Randolph se figea. Curieusement, il savait d'instinct que cet homme disait la vérité. Il avait racheté toutes les dettes que son cousin avait accumulées durant les huit années pendant lesquelles il avait porté le titre de comte de Falloden. Ces dettes que Randolph avait accepté d'honorer lors du règlement de la succession, quatorze mois auparavant. Il s'était interdit de vendre Grenfell Park et les terres qui l'entouraient parce que c'était la demeure de son enfance. Parce qu'il l'avait dans le sang. Ce domaine faisait partie de lui. C'était son bien le plus cher. Son boulet.

— Pourquoi ?

— Pourquoi les ai-je rachetées ? Pour vous rendre service, milord. Je trouve plus raisonnable, plus simple, de se contenter d'un créancier unique plutôt que d'en avoir plusieurs, éparpillés à travers Londres et les comtés du Sud. N'êtes-vous pas de cet avis ?

— Vous n'imaginez pas combien cette pensée me reconforte, railla Randolph. Vous êtes donc venu me réclamer ce que je vous dois ? Il va vous falloir patienter. Je vous rembourserai la totalité de cet argent, mais il me faudra du temps.

M. Transome éclata de rire.

— J'ai travaillé dur pendant toute ma vie. Grâce à mon acharnement et, un peu aussi, à la chance, j'ai amassé à peu près tout ce qu'un homme peut désirer. Il ne me manque qu'une chose, celle-là même que vous me demandez. Le temps. Il m'en reste fort peu.

— Dans ce cas, je n'ai plus qu'à me résoudre à subir une peine de prison. Je suis désolé, monsieur, mais il m'est impossible de vous rembourser maintenant. Je le regrette vivement, croyez-moi.

Transome se remit à se frotter les mains.

— Oh, je vous crois ! affirma-t-il. Toutefois, vos ennuis pourraient s'envoler en un clin d'œil, milord.

Fallden esquissa un sourire glacial.

— Un échange de bons procédés, pour ainsi dire, poursuivit son interlocuteur. Vous me rendez un petit service et j'efface l'ardoise. En outre, je vous donne les moyens de faire de Grenfell Park l'un des joyaux du pays. De rendre leur prospérité à ses métairies. Et de retourner chez votre tailleur.

Le comte l'observa, dubitatif, tandis que Transome ajoutait :

— Vous vous demandez ce que j'exige en échange, je suppose. Bien peu de chose, en vérité, comparé à ce que vous recevrez, milord. Mais cela représentera beaucoup pour moi.

Randolph ne cilla pas.

— J'annulerai vos dettes et mettrai la moitié de ma fortune à votre nom – je suis richissime – si vous acceptez d'épouser ma fille. L'essentiel de la moitié restante lui reviendra après mon décès, si bien que vous en serez aussi le bénéficiaire.

Incrédule, le comte de Falloden regarda fixement son visiteur.

— Vous voulez que j'épouse votre fille, murmura-t-il.

Il avait l'impression de vivre un rêve étrange. La fille d'un petit-bourgeois. D'un marchand de charbon. Une parfaite inconnue.

— Elle a dix-neuf ans et, sans fausse modestie, je peux dire qu'elle est ravissante. Si vous êtes attiré par les femmes instruites et raffinées, milord, ma petite Ellie est celle qu'il vous faut. Je l'ai envoyée à l'Académie de Mlle Tweedsmuir. Deux filles de lord s'y trouvaient en même temps qu'elle, ainsi que celle d'un colonel. Elle était proche d'une demoiselle Hutchins.

— Comment savez-vous que je ne suis pas déjà marié ? bougonna le comte. Non, oubliez cette question. Je présume que vous savez tout sur moi. Sans doute êtes-vous au courant de mon lien, sinon de mes fiançailles, avec Mlle Dorothea Lovestone ? Et sans doute savez-vous aussi que j'entretiens une maîtresse depuis un an ?

— Mlle Alice Freeman, en effet. Elle est charmante, si vous me permettez, milord. Je ne puis que louer votre bon goût. Mais Ellie ne vous décevra pas. Vous jouirez de sa beauté, de sa distinction, de ses manières irréprochables et de la moitié de ma fortune. Elle sera votre comtesse. Elle vous donnera un héritier. C'est tout ce que

je vous demande. De faire de moi le grand-père d'un futur comte.

— Monsieur Transome, sortez de chez moi immédiatement.

Le marchand gratta son crâne presque chauve.

— Vous êtes un homme fier, milord, comme tout membre de la noblesse, et j'imagine bien qu'épouser une petite-bourgeoise est pour vous une aberration. Cependant, parfois, nécessité fait loi. Il faut savoir ravalé son amour-propre. À vrai dire, vous n'avez pas le choix.

— Plutôt finir en prison.

— Vous n'avez pas encore vu ma petite Ellie, argua M. Transome. Comment pouvez-vous prétendre lui préférer la prison ? Ce n'est pas sérieux. Vous dites cela par bravade. D'ailleurs, qu'avez-vous à espérer de la vie ? Vous n'avez pas demandé sa main à Mlle Lovestone, en dépit de votre titre. Vous êtes trop orgueilleux pour lui proposer le mariage tant que vous serez endetté. Pardonnez-moi de le dire, mais vous serez un vieil homme, voire un homme mort avant d'avoir résolu ce problème. D'ailleurs, n'étant pas riche lui-même, son père s'opposerait à cette union.

— Ma relation avec Mlle Lovestone ne regarde que moi.

— En effet, convint Transome. Permettez-moi cependant de vous faire remarquer que c'est vous qui l'avez mentionnée le premier. Je serai bref, car je vous sens impatient d'en finir avec cet entretien. Vous devrez épouser ma fille d'ici un mois, sans quoi je vous sommerai de me rembourser dans ce délai. Cela m'ennuierait terriblement, mais les affaires sont les affaires.



Le comte posa la main sur la poignée de la porte.

— Je vous raccompagne.

— Je repasserai demain. Je ne peux pas attendre plus longtemps. Réfléchissez bien.

— C'est tout réfléchi, riposta Falloden en faisant signe à son visiteur de le précéder dans le vestibule. Inutile de revenir. Je vous souhaite une bonne journée.

— À demain, milord.

M. Transome reprit son manteau et son chapeau des mains d'un domestique.

— Vous avez vingt-quatre heures pour prendre une décision. Je suis sûr que vous finirez par admettre qu'il n'y a qu'une seule solution raisonnable. La meilleure, je vous le promets. Je vous ai choisi avec soin puisque je m'apprête à vous confier ce que j'ai de plus cher au monde.

— Au revoir, monsieur.

Se détournant brusquement, Falloden se dirigea vers l'escalier et gravit les marches avec la sensation d'être un condamné montant à l'échafaud.

Eleanor Transome ne lisait plus la lettre qu'elle tenait entre les mains. Elle était assise en biais, jambes repliées, sur la banquette devant la fenêtre de sa chambre. Dehors, le temps était maussade. Elle fixait un point dans le lointain mais ne voyait rien.

C'était donc fini. Wilfred ne voulait plus d'elle. Oh ! Dans son message, il assurait à la fois la désirer et la chérir. Il le répétait à loisir. Il précisait même qu'il l'aimerait pour l'éternité – mais il ne l'épouserait pas.

La raison qu'il invoquait était magnanime : il ne voulait pas l'arracher à l'existence luxueuse dont elle avait l'habitude pour la cantonner dans le rôle d'épouse d'un modeste commis d'expédition qui ne ferait probablement jamais fortune. Il n'accepterait pas non plus l'aide du père d'Eleanor, en admettant que celui-ci la lui propose.

Elle avait relu cette missive encore et encore, au point de la connaître par cœur.

*J'ai ma fierté, Ellie. Parfois, l'orgueil l'emporte sur l'amour. Je serais mortifié de devoir supplier ton père de t'accorder une dot considérable afin que tu puisses maintenir ton train de vie. Je ne veux rien lui devoir. Je veux être le seul responsable de ton confort.*

Eleanor ferma les yeux. Ah, les hommes et leur vanité ! Faisant fi des convenances, elle avait pris les devants en adressant à Wilfred un mot dans lequel elle lui expliquait la situation et l'implorait de croire à son amour, ce sentiment lui paraissant plus important que le patrimoine ou le rang social. Ne lui avait-il pas déjà exprimé son intention de l'épouser un jour ?

*Je me dois de te rendre ta liberté. J'aurais travaillé et patienté indéfiniment pour te mériter, Ellie. Hélas, tout a changé, désormais. Je suis désolé pour ton père. Je ne m'étais pas rendu compte de la gravité de son état. Mais il s'efforce de te protéger. Tu as tout intérêt à te soumettre à ses souhaits. Au moins, tu seras à l'abri du besoin. Oublie-moi, Ellie. Fais comme si je n'avais jamais existé.*

Pourtant, en conclusion, il assurait avec passion qu'il l'aimerait toujours.

À quoi bon espérer ? Cher Wilfred, si naïf, si fougueux... Jamais elle ne réussirait à le faire changer d'avis. Elle l'avait perdu parce qu'elle était riche et que lui était pauvre, bien qu'ils fussent cousins issus de germains... ou peut-être à cause de cela. Joseph Transome méprisait Wilfred et son père parce qu'ils avaient moins bien réussi que lui. Attisée par leurs fréquentes rencontres lors de réunions de famille, l'affection grandissante de sa fille pour le jeune homme l'avait toujours agacé. Il n'avait pas cessé de lui répéter qu'il avait des projets infiniment plus ambitieux pour elle.

Il lui avait parlé d'un noble. Paupières closes, Eleanor inclina la tête, posant sa tempe contre la vitre froide. Elle ne connaissait pas son nom, ne savait rien de lui, sinon que son père s'était mis en tête de l'attirer dans ses filets et pensait y parvenir. Et il réussirait. Il obtenait toujours ce qu'il voulait.

Son père voulait qu'elle épouse un comte. Un pair du royaume. Un membre de l'élite. Avec un frémissement, elle se rappela l'humiliation qu'elle avait subie deux étés plus tôt, lors de vacances passées à la campagne chez son amie Paméla, l'une des filles de lord Hutchins. Âgée de dix-sept ans, tout juste sortie de l'école, avide de distractions et d'amour, Ellie n'avait pas conscience de la différence qui existait entre elle et les autres invités. C'était pourtant à cette occasion qu'on l'avait traitée pour la première fois de « petite-bourgeoise ». Un terme employé de manière péjorative, un synonyme d'appartenance à une classe inférieure, populaire.

Elle n'avait lu que du dédain dans le regard des demoiselles et des messieurs – bien que ces derniers eussent tendance à la juger plus « libre » qu'une lady. Eleanor frissonna de nouveau en se rappelant la réaction qu'elle avait eue, poussée plus par l'instinct que par la raison, son obstination à se défendre.

Son père voulait qu'elle épouse un comte, et elle n'aurait pas le cœur de refuser. Plus maintenant. Si Wilfred lui avait répondu autrement, peut-être aurait-elle osé se rebeller. Sûrement, même. Mais, sans Wilfred, plus rien n'avait de sens. Comment défier un père moribond qui l'avait tant aimée et choyée ?

Eleanor se mordilla la lèvre tandis que des larmes roulaient malgré elle sur ses joues. Son père voulait à tout prix la voir mariée avant de mourir. Il avait toujours rêvé pour elle d'un beau parti, lui avait-il expliqué quelques semaines auparavant – c'était cette conversation qui l'avait poussée à écrire à Wilfred. Il mourrait heureux, avait-il ajouté, s'il savait qu'elle était devenue une véritable lady.

Hélas, elle aurait beau épouser une dizaine de comtes, elle n'en demeurerait pas moins une petite-bourgeoise. Tout le monde la mépriserait et elle n'avait aucune envie qu'on la méprise. Elle voulait qu'on l'aime. Rien de plus. Était-ce trop demander ?

À l'évidence, oui. Elle posa la main sur la lettre, sans la regarder.

Le bruit qu'elle guettait plus ou moins lui parvint à cet instant, la tirant de ses pénibles réflexions. Elle se leva d'un bond et descendit en courant jusqu'au vestibule. Elle ne s'était pas

trompée. Son père était rentré. Il était voûté, décharné, et paraissait à bout de forces.

— Papa !

D'un geste, elle fit signe au valet de s'éloigner avant de nouer les bras autour du cou de son père et de l'embrasser.

— Vous n'auriez pas dû sortir, vous êtes si fatigué... Venez au salon. Je vais vous installer confortablement et vous donner une couverture. Et je vais faire monter du thé pour que vous preniez vos médicaments.

Tout en parlant, elle détacha les boutons de son manteau et le lui ôta en prenant soin de ne pas le brusquer.

— Je resterai assis ou allongé assez longtemps comme ça, Ellie. Je suis content de ma matinée. Une dernière course demain, et tout sera réglé.

— Comme si personne ne pouvait s'en charger à votre place, le sermonna-t-elle.

Elle glissa le bras sous le sien et l'entraîna vers le salon.

— Vous devriez vous ménager, papa. Vous souffrez, je le vois à votre sourire figé. Cela fait déjà plus d'une heure que vous auriez dû prendre vos médicaments.

— Ils endorment mon esprit autant que mes douleurs.

Joseph Transome s'enfonça précautionneusement dans un fauteuil devant la cheminée, renversa la tête et ferma les yeux.

— Tout sera arrangé demain, Ellie. Ensuite, je pourrai mourir en paix.

— Ne dites pas cela.

Elle lui caressa le front et y déposa un baiser avant de placer un tabouret sous ses pieds.

— Ce dont vous avez besoin, c'est de vous reposer.

— Ma petite Ellie, le temps des illusions est passé.

Soulevant les paupières, il lui offrit un sourire las.

— Demande qu'on nous apporte le thé. Ce trajet en voiture m'a paru interminable. Demain, le comte acceptera ma proposition et vous serez mariés avant mon trépas.

Elle n'émit aucune protestation. Elle en avait proféré suffisamment depuis un mois, depuis que les médecins avaient enfin avoué à son père, sur son insistance, que le cancer qui le rongait progressait rapidement. Se révolter ne servirait à rien, surtout maintenant, étant donné la réponse de Wilfred.

— Quelles conditions avez-vous posées ? s'enquit-elle en tirant sur le cordon de la sonnette.

— Toutes ses dettes remboursées et la moitié de ma fortune. Il possède un immense domaine et l'un des manoirs les plus remarquables d'Angleterre, Ellie. Avec mon argent, il pourra restaurer la demeure et le parc. Tu seras sa comtesse. Demain, ce sera une affaire entendue et je pourrai m'éteindre en toute tranquillité.

Elle se plaça devant le feu et le contempla, muette, songeant à l'homme qu'il avait été, vigoureux, robuste, en pleine santé. À présent, il n'avait plus que la peau sur les os. Ses joues étaient creuses, ses yeux enfoncés, sa respiration saccadée et fastidieuse. Il souffrait affreusement. En silence, elle pria que les domestiques se dépêchent afin qu'il puisse avaler les cachets qui le soulageraient quelques heures.

Ainsi, un comte allait l'épouser pour son argent. Quelle autre raison un lord aurait-il eu de s'unir

avec une jeune femme de classe inférieure ? Les dettes de ce noble devaient être énormes, pour qu'il consente à convoler avec une fille comme elle sans même l'avoir vue. Il la dénigrerait, cela ne faisait aucun doute. Il ne verrait en elle que le moyen déplaisant mais nécessaire de se sortir d'une situation difficile. Et il s'empresserait de dilapider la fortune que son père avait amassée à la sueur de son front.

Parfois, elle avait l'impression d'être condamnée à mort comme son père.

## 2

Sir Albert Hagley contemplant le comte de Fallosen avec un sourire complice.

— Tu es complètement soûl, mon vieux. Laisse-moi te ramener chez toi.

Son ami fit tournoyer ce qui restait de cognac dans son verre sans l'avaler. Oui, il était ivre – pour la première fois depuis des mois. Il ne pouvait guère se permettre de boire en grandes quantités ces temps-ci, hormis de l'eau. Hélas, il n'était pas encore assez éméché. Seule sa mobilité était réduite. Il posa avec précaution le verre sur la table et se félicita de cette prouesse. Il avait l'esprit aussi lucide qu'à son arrivée au *White's* plusieurs heures auparavant.

— Allons ! Courage !

Quelqu'un le saisissait fermement par le coude. Il se laissa faire et se mit debout, chancelant.

— Que ferais-tu à ma place, Bertie ? s'enquit-il quelques minutes plus tard.

Sans savoir comment, il avait quitté le club et se trouvait à présent dans la voiture de Hagley, ses bottes calées sur la banquette opposée. Mettre les pieds sur les coussins de la voiture d'autrui était



contraire à la bienséance. Secoué par un hoquet, il croisa les chevilles.

— Pff ! souffla sir Albert. Ce que je ferais ? J'épouserais la petite-bourgeoise, je suppose. Tu n'as pas vraiment le choix.

— C'est aussi ce que m'a dit le père, répondit Randolph.

Il avait dû renverser un peu de son cognac, constata-t-il. Une tache ternissait l'éclat de sa botte gauche. Avait-il raconté toute l'histoire à Bertie ? Sans doute. En avait-il parlé à d'autres personnes ? Pourvu qu'il n'en ait pas informé le salon entier du *White's* en se lamentant sur son sort !

— Je n'ai jamais posé les yeux sur elle, marmonna-t-il. Et je suis censé l'épouser d'ici un mois. T'ai-je dit que son père était marchand de charbon ? Penses-tu que je devrais pointer le canon de mon pistolet sur ma tempe et en finir ?

— Pour la dixième fois, non ! s'empressa de répliquer Hagley. Je ferais mieux de passer la nuit à tes côtés, Randolph. Je ne t'ai jamais vu dans cet état. Qui sait de quoi tu serais capable ? Pourquoi ne vends-tu pas Grenfell Park, tout simplement ? Tu en retirerais une somme supérieure à l'hypothèque et tu pourrais payer le reste des dettes de ton imbécile de cousin, bien que rien ne t'y oblige. Tu redeviendrais libre comme avant. Voilà ce que tu devrais faire.

Le comte examina ses pieds un long moment.

— Ce domaine est dans la famille depuis plus de deux cents ans. Il a appartenu à mon grand-père. J'y ai grandi. J'adore cet endroit.

— Dans ce cas, il ne te reste plus qu'à épouser cette fille, peu importe son rang social. C'est

dommage, j'en conviens. Devas-tu subir l'accent cockney à ta table jusqu'à la fin de tes jours, Randolph ? Tu ne seras pas contraint de vivre avec elle, j'espère ? Tu pourras poursuivre ton existence comme avant, mais dans le confort. Et tu auras toujours Alice.

— Ainsi qu'un beau-père marchand de charbon, grommela Falloden avec une grimace de dégoût. Il prétend que sa fille est ravissante.

— Quoi de plus normal ?

— Elle est allée à l'école avec l'une des filles de Hutchins. Laquelle, à ton avis ?

— Quel âge a-t-elle ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

Le comte fronça les sourcils, perdu dans ses réflexions.

— Elle aura bientôt vingt ans, je crois, finit-il par déclarer. Elle n'est pas trop vieille, c'est déjà cela.

— Il doit s'agir de Paméla, répondit sir Albert. La troisième. Hutchins me l'aurait volontiers destinée, il y a deux ans, mais elle était trop férue de chevaux à mon goût. J'ai passé un mois dans leur maison de campagne, je n'en pouvais plus d'ennui. Mais attends une seconde... Comment s'appelle ta future femme ?

— Pitié ! marmonna Randolph.

Le ballottement de la voiture lui soulevait le cœur.

— Je ne sais plus. Machin Transome. Aggy, Addy, Ellie, Emmy... quelque chose comme ça.

— Ce doit être l'amie que Paméla avait ramenée chez elle dans le seul but de provoquer sa mère, dit sir Albert. Miséricorde ! Nous ne savions plus où nous mettre. Il n'y a pas plus vulgaire.





12426

*Composition*  
FACOMPO

*Achévé d'imprimer en Italie*  
par GRAFICA VENETA  
le 5 novembre 2018

Dépôt légal : décembre 2018  
EAN 9782290187159  
OTP L21EPSN002032N001

ÉDITIONS J'AI LU  
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

*Diffusion France et étranger : Flammarion*